

---

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**  
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris  
(Institut historique allemand)  
Band 5 (1977)

DOI: 10.11588/fr.1977.0.48716

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

GILBERT OUY

LA RECHERCHE SUR L'HUMANISME FRANÇAIS  
DES XIV<sup>e</sup> ET XV<sup>e</sup> SIÈCLES  
A propos d'un ouvrage récent

Longtemps annoncée comme imminente, la publication de l'ouvrage de M. Alexander Peter Saccaro sur l'Humanisme français des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles<sup>1</sup> est enfin intervenue vers la fin de 1975. Tous ceux qu'intéresse à divers titres cette période importante et encore très imparfaitement étudiée de notre histoire intellectuelle et littéraire l'attendaient avec impatience. C'était notamment le cas des membres de l'Equipe de Recherche sur l'Humanisme français des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles dont le C.N.R.S. m'a, il y a plus de dix ans, confié la direction.

Nous ne connaissons pas l'auteur, mais nous avons à son égard un préjugé favorable, puisque c'est un compatriote de Georg Voigt, ce grand historien qui, voici près d'un siècle, dans la seconde édition de sa *Wiederbelebung des classischen Alterthums*,<sup>2</sup> amorça magistralement l'étude de la première génération des humanistes français et, en particulier, arracha à un long oubli l'un des protagonistes du mouvement, Jean de Montreuil, qu'il définissait – un peu hâtivement peut-être – comme »der erste rechte Humanist in Frankreich«.

Dès la première ligne de l'introduction, notre préjugé favorable parut se justifier, l'auteur y annonçait en effet: »Die vorliegende Arbeit ist ein Forschungsbericht.« C'était exactement ce que nous espérions: dans un domaine où tant de faits et de textes restent à découvrir, c'est bien de »rapports de recherche« que l'on a besoin, plutôt que de tentatives de synthèse nécessairement prématurées.

Cette bonne impression se confirma à la lecture des quelques pages suivantes: M. Saccaro y dénonce les thèses improvisées qui tiennent lieu trop souvent d'investigations approfondies, et explique que l'état actuel de la recherche interdit de poser des conclusions.<sup>3</sup> Il annonce son intention de se reporter aux sources pour juger de la validité des travaux antérieurs: »Wir versuchten, die zu diesem Forschungsgebiet aufgestellten Thesen mit den Quellen zu konfrontieren, um auf diese Weise ihren Wahrheitsgehalt zu ermessen«.<sup>4</sup> Excellente méthode, en vérité, qui n'allait pas manquer de donner d'intéressants résultats.

<sup>1</sup> Alexander Peter SACCARO, *Französischer Humanismus des 14. und 15. Jahrhunderts*, München (W. Fink) 1975, in-8°, 186 p. (Freiburger Schriften zur romanischen Philologie, hg. von Hugo Friedrich).

<sup>2</sup> Georg VOIGT, *Die Wiederbelebung des classischen Alterthums, oder das erste Jahrhundert des Humanismus*, 2e éd. révisée et augmentée, 2 vol., Berlin 1880-81, in-8°.

<sup>3</sup> A. SACCARO, *op. cit.*, p. 7.

<sup>4</sup> *Ibid.*

C'est, hélas, à ce moment précis que commencèrent à se dissiper nos illusions.

L'auteur explique en effet la nécessité – dont nous sommes particulièrement conscients – de mettre en lumière des textes encore inconnus: »In den Archiven ruhen – zum Teil noch unentdeckt – die Briefe der Brüder Col, Jean Murets, L. de Premierfaits und anderer, die zum Freundeskreis Clamanges' und Montreuil gehörten«. <sup>5</sup> C'est faire preuve à la fois de beaucoup d'optimisme et d'une certaine méconnaissance des problèmes réels de la recherche dans notre domaine. Certes, les archives ne sont pas à négliger: pour ne citer qu'un exemple, ma coéquipière Carla Bozzolo – qui n'est nulle part citée dans l'ouvrage – a déjà passé en revue des milliers de documents afin de retracer de façon aussi précise que possible la carrière et l'activité professionnelle de Jean de Montreuil, de Gontier et Pierre Col, de Laurent de Premierfait, d'Ambrogio Migli et de bien d'autres membres du groupe des humanistes qui appartenaient au personnel de la Chancellerie royale ou des chancelleries des princes apanagés. Mais – sauf accident – ce n'est pas dans les dépôts d'archives que l'on peut s'attendre à trouver des correspondances d'humanistes. Pour nous, l'essentiel des sources est évidemment dans les manuscrits, et tout particulièrement dans ces nombreux recueils composites, d'ordinaire si sommairement décrits dans les répertoires, où l'on découvre – souvent lorsqu'on s'y attend le moins – des textes perdus de nos auteurs; il arrive d'ailleurs parfois qu'ils se présentent comme anonymes, et l'identification n'en est pas toujours facile.

Nous nous attendions, précisément, à ce que cet ouvrage apportât quelques textes nouveaux et signalât divers manuscrits intéressants. Or force nous est de constater que M. Saccaro, qui plaide éloquemment – et à juste raison – en faveur de la recherche originale, ne s'est livré, quant à lui, à aucune enquête sur les documents, et ne nous donne qu'un travail de seconde, voire de troisième main.

Il lui arrive bien parfois de citer une cote de manuscrit, mais c'est parce qu'il l'a rencontrée dans une note de quelque ouvrage qu'il a consulté: »Obwohl die Mss., die Machets Epistolar enthalten, seit über 60 Jahren bekannt sind (es handelt sich vor allem um das Ms. 8577 des Fonds lat. der B.N.), sind keine weiteren Versuche in dieser Richtung unternommen worden«. <sup>6</sup> Ceci est fort heureusement inexact: il y a neuf ans que mon jeune confrère Pierre Santoni a présenté à l'École des Chartes une solide thèse, préparée en étroit contact avec notre Équipe, sur: »Gérard Machet, confesseur de Charles VII, et ses lettres«. <sup>7</sup> L'édition intégrale du corpus épistolaire est déjà prête, et il faut espérer que le livre pourra bientôt être imprimé. C'est bien à tort que M. Saccaro parle de *manuscrits* de ces lettres, puisque le ms. Paris B.N. lat. 8577 est, jusqu'à nouvel ordre, l'unique manuscrit retrouvé. Parce que Launoy<sup>8</sup> avait signalé

<sup>5</sup> Ibid., p. 11, n. 15.

<sup>6</sup> Ibid.

<sup>7</sup> Positions de thèses des élèves de l'École nationale des Chartes, année 1968, p. 175–182.

<sup>8</sup> Jean LAUNOY, *Regii Navarrae gymnasii Parisiensis historia*, vol. 2, Paris 1677, in-4<sup>o</sup>, p. 533 sqq.

un manuscrit conservé à Saint-Martin de Tours, on a longtemps caressé l'espoir de remettre la main sur ce qu'on croyait être une seconde copie. Mais j'ai pu prouver que le manuscrit de la Bibliothèque nationale et le manuscrit de Tours considéré comme perdu ne sont en fait qu'un seul et même volume: j'y ai reconnu sans peine les ff. 103–116v (ajoutés à la fin du corpus épistolaire) comme écrits de la main de Thomas de Gerson: celui-ci était chantre du chapitre de Saint-Martin et grand ami de Machet, qui fut lui-même prévôt de Saint-Martin avant de devenir évêque de Castres. Certes, Léopold Delisle a signalé à juste raison que les chanoines de Saint-Martin opposèrent une résistance opiniâtre aux exigences de Colbert, qui leur réclamait des manuscrits pour enrichir sa collection;<sup>9</sup> mais il n'avait pas prêté une suffisante attention à un document qui prouve que le chapitre se résigna finalement à céder une partie des volumes demandés par le tout-puissant ministre: c'est Baluze lui-même qui les a cochés sur la liste, et les lettres de Gérard Machet sont au nombre des manuscrits signalés par cette marque.

Sans doute est-ce là un petit détail; mais c'est avec des milliers de détails de ce genre que se construit l'histoire intellectuelle médiévale. Bien qu'il proclame sans cesse la nécessité du retour aux sources, M. Saccaro ne paraît guère s'en soucier.

On pourrait ne pas lui en tenir rigueur si, d'une part, il reconnaissait franchement ne s'être livré à aucune enquête dans les manuscrits et surtout si, d'autre part, il ne se montrait pas aussi dépourvu d'indulgence envers autrui.

J'avoue en effet avoir été véritablement choqué par l'acharnement avec lequel il relève et monte en épingle la moindre inexactitude pouvant apparaître dans les ouvrages de notre regretté maître et ami Franco Simone.<sup>10</sup> C'est ainsi que l'auteur ne consacre pas moins de deux pages à tancer vertement ce dernier pour avoir cité une phrase de Nicolas de Clamanges d'après la médiocre édition Lydius (à laquelle il ne cesse d'ailleurs lui-même de se référer), alors qu'Antoine Thomas donnait le texte correct de ce même passage dans sa petite thèse latine sur Jean de Montreuil.<sup>11</sup> Il est bien vrai qu'en utilisant de vieilles éditions non critiques, on court à tout instant le risque de mal interpréter la pensée des auteurs médiévaux; c'est pourquoi, en ce qui concerne plus particulièrement Nicolas de Clamanges, mieux vaudrait le citer d'après les manuscrits autographes aussi longtemps que n'auront pas paru les éditions critiques que préparent dans le cadre de notre Equipe nos amis Dario Cecchetti et François Bériet.

J'aborderai plus loin les critiques de fond adressées à Franco Simone. Pour ce qui est des erreurs de détail qu'il a pu lui arriver de commettre, M. Saccaro semble peu qualifié pour lui jeter la première pierre.

L'auteur consent toutefois à reconnaître qu'il n'y a pas que des aspects négatifs

<sup>9</sup> Léopold DELISLE, *Le Cabinet des Manuscrits de la Bibliothèque Impériale*, t. II, Paris 1868, in-fol., p. 461.

<sup>10</sup> A. SACCARO, *op. cit.*, p. 12–14 (et notamment p. 14, n. 29), 29–36 et *passim*.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 12–13.

tifs dans l'œuvre de Franco Simone: »Doch täte man Simone unrecht, wollte man nur die negativen Seiten seiner Arbeiten hervorheben«. <sup>12</sup>

Ce n'est pas faire tort à la mémoire de l'historien du »Rinascimento francese« que d'admettre qu'il ne fut pas – c'est d'ailleurs le cas de beaucoup d'universitaires – un spécialiste de la recherche dans les manuscrits et les archives. Mais, à la différence de son critique, il sut prendre une claire conscience de l'importance décisive de cet aspect du travail. C'est pourquoi il orienta plusieurs de ses étudiants les plus doués vers la recherche originale, et les engagea dans de grandes entreprises dont il comprenait la nécessité et même l'urgence: édition des œuvres de Jean de Montreuil, réédition de celles de Nicolas de Clamanges, etc. Mieux encore, il ne tarda pas à se rendre compte qu'un jeune philologue nanti d'une solide culture classique, mais sans expérience des manuscrits risque – pour reprendre une expression de mon éminent ami le Professeur Giuseppe Billanovich<sup>13</sup> – de se trouver dans la situation d'un pauvre mousse que l'on aurait embarqué seul, sans biscuit, sur un navire partant pour un long voyage. Il eut donc l'idée – qui pourrait paraître aller de soi, mais qui était pourtant assez nouvelle – de confier la direction technique de leur travail à un spécialiste expérimenté de la recherche dans les manuscrits. C'est ainsi que s'amorça une amicale et féconde collaboration, qui n'allait cesser de s'étendre et de s'approfondir, entre universitaires italiens et chercheurs français.

Je ne puis donc, en l'occurrence, que me déclarer d'accord avec M. Saccaro quand il écrit: »Nicht zu vergessen sind auch die Impulse, die von seinem Wirken ausgingen. Ohne sie wäre die Gründung der von G. Ouy geleiteten Equipe de Recherche sur l'Humanisme français des XIVe et XVe siècles (Sitz in Genf) wahrscheinlich nicht möglich gewesen«. <sup>14</sup> Mais pourquoi affirme-t-il que notre Equipe aurait son siège à Genève? Nous n'avons, malheureusement, que de trop rares occasions de visiter cette belle ville. Cette erreur s'explique sans doute par le fait que l'excellent ouvrage de mon ami Ezio Ornato, »Jean Muret et ses amis«<sup>15</sup> – l'une des quelques publications de l'Equipe dont M. Saccaro connaît l'existence – s'est trouvé par hasard être édité à Genève!

Ce détail, joint au fait que l'unique allusion à l'Equipe apparaît dans une note, semble prouver que l'auteur n'a eu que très tardivement connaissance de notre existence, ainsi d'ailleurs que de plusieurs de nos travaux, auxquels des références ont été visiblement ajoutées à la dernière minute, alors que le texte était peut-être déjà sous presse.

Que l'on me comprenne bien: il ne s'agit nullement d'une question d'amour-

<sup>12</sup> Ibid., p. 34.

<sup>13</sup> Giuseppe BILLANOVICH et Gilbert OUY, La première correspondance échangée entre Jean de Montreuil et Coluccio Salutati; parte prima: La prima lettera del Salutati a Giovanni di Montreuil, dans: *Italia Medioevale e Umanistica* VII (1964), p. 344; cité par A. SACCARO, p. 11, n. 14, qui fait à cette occasion au grand chercheur italien une bien étrange leçon d'érudition.

<sup>14</sup> A. SACCARO, op. cit., p. 34, n. 135.

<sup>15</sup> Ezio ORNATO, Jean Muret et ses amis Nicolas de Clamanges et Jean de Montreuil: contribution à l'étude des rapports entre les humanistes de Paris et ceux d'Avignon (1394–1420), Genève-Paris 1969, in-8°, XV–283 p.

propre. Ni mes coéquipiers ni moi-même n'avons jamais pris notre petit local de l'Avenue Parmentier pour le centre de l'Univers, et le fait que notre discrète activité soit passée inaperçue n'aurait en soi guère d'importance. Mais il se trouve que l'ouvrage de M. Saccaro est précisément consacré à un problème sur lequel nous travaillons, en tant qu'équipe, depuis 1968 et, individuellement, pour certains d'entre nous, depuis quinze ou vingt ans. Dans la préface au livre cité d'Ezio Ornato, j'avais brièvement expliqué la raison d'être de notre Équipe et l'orientation de ses recherches. Il est donc un peu surprenant que l'auteur, puisqu'il avait eu ce livre entre les mains, n'ait pas éprouvé le besoin de s'enquérir de notre adresse – que l'éditeur genevois lui aurait volontiers communiquée – et de prendre contact avec nous. Nous aurions été heureux de lui donner une bibliographie complète de nos publications et même des tirés-à-part de nombreux articles dont il n'a jamais eu connaissance. Dans plusieurs cas – j'y reviendrai plus loin – cela lui eût évité de passer sous silence des aspects véritablement essentiels de l'humanisme français que nos recherches ont permis de dégager, ou de poser certains problèmes comme si rien n'avait été fait depuis quarante ans. En outre, si nous n'avons évidemment pas la prétention de nous réserver l'exclusivité de la recherche dans ce domaine, nous en sommes venus à jouer, sur le plan international, le rôle d'un centre d'information et de contact pour les chercheurs travaillant sur notre période: nous mettons en rapport des personnes s'intéressant à des sujets voisins, nous signalons à un étudiant que le sujet de thèse qu'il envisage ferait double emploi avec une recherche en cours, et lui indiquons tel texte inédit ou tel manuscrit peu connu qu'il serait utile d'étudier, etc. Nous accueillons souvent des érudits étrangers de passage à Paris, et mettons à leur disposition notre bibliothèque spécialisée (qu'ils enrichissent d'ailleurs de nombreux tirés-à-part de leurs articles), nos fichiers de documentation et notre filmothèque.

C'est dire que si, ayant entrepris la rédaction de son livre, M. Saccaro nous avait rendu visite, il aurait été fort cordialement reçu et aurait pu combler rapidement bien des lacunes de sa bibliographie, non seulement quant aux publications des membres de l'Équipe, mais aussi quant à beaucoup d'autres travaux. Ces lacunes sont, hélas, trop nombreuses pour qu'il soit possible de les énumérer; je me contenterai de citer quelques exemples pris au hasard: la série des articles de M. Max Lieberman sur Gerson,<sup>16</sup> qui font justice de maintes erreurs traditionnelles et apportent tant de connaissances nouvelles; l'important article de Mlle Elisabeth Pellegrin sur Guillaume Euvrie,<sup>17</sup> humaniste normand du début du XV<sup>e</sup> siècle dont on est surpris de ne pas trouver le nom dans la table alphabétique;<sup>18</sup> les recherches de M. Tino Foffano sur les humanistes italiens en

<sup>16</sup> Publiés pour la plupart dans »Romania«, souvent sous le titre de »Gersoniana«.

<sup>17</sup> Elisabeth PELLEGRIN, Un humaniste normand du temps de Charles VI: Guillaume Euvrie, dans: Bulletin de l'Institut de Recherche et d'Histoire des Textes, n° 15 (années 1967-68), Paris 1969, p. 9-28.

<sup>18</sup> Il faut regretter, à ce propos, la mauvaise qualité de la table alphabétique de cet ouvrage, dont l'auteur paraît ignorer toutes les règles généralement admises en la matière. Quelques exemples suffiront: Joachim Du Bellay y figure sous la rubrique: Bellay,

Normandie,<sup>19</sup> qu'il serait pourtant utile de connaître avant d'aborder le problème de la continuité du mouvement humaniste en France au XVe siècle; les enquêtes de M. Nicholas Mann, en particulier sur la diffusion des œuvres de Pétrarque en France;<sup>20</sup> l'ouvrage de M. Giuseppe Di Stefano sur la découverte de Plutarque en Occident;<sup>21</sup> celui de Mlle Carla Bozzolo sur les manuscrits des traductions françaises d'œuvres de Boccace,<sup>21bis</sup> où il aurait appris notamment sur Laurent de Premierfait bien davantage que dans la vieille thèse latine de H. Hauvette, etc.

Cette ignorance de tant de travaux récents conduit tout naturellement M. Saccaro à s'occuper longuement de problèmes dépassés, qui n'étaient d'ailleurs souvent que de faux problèmes, et à négliger des aspects à tous égards beaucoup plus importants. Je n'en veux pour preuve que son long chapitre sur Nicolas de Clamanges,<sup>22</sup> entièrement consacré à s'interroger sur la signification qu'il faut donner à l'abandon de l'humanisme par le trésorier de Langres: »Hier stellt sich schließlich die Frage nach der Beurteilung dieses Wandels, den wir in seinen Grundzügen aufzuzeigen versuchten. Als sicher kann gelten, daß zu seinen wesentlichen Elementen ein Abbau humanistischer Vorstellungen gehört, ja daß eine spätere Haltung gegenüber der antiken Literatur, will man sie etwa an Petrarca's Ciceroverehrung messen, nahezu unhumanistische Züge aufweist.«<sup>23</sup>

Le malheur, c'est que ce changement (Wandel) envisagé par G. Voigt comme un lent processus<sup>24</sup> et présenté sans nuances par A. Coville comme une sou-

---

J. (du); Jacques Lefèvre d'Étaples devient: Etaples, L. (d'); Emile Van Moé devient: Moé, E. A. van; Hugues et Richard de Saint-Victor, tels d'inséparables frères jumeaux sont classés ensemble comme Victor, H. u. R. von St. (!), alors qu'en revanche, Georg Voigt a droit, lui, à deux rubriques, à vrai dire parfaitement identiques. Enfin, bien que flatté de se trouver encadré par Orosius et Ovid, l'auteur de ces lignes aurait jugé à la fois plus commode et plus conforme aux usages que les noms d'auteurs antiques ou médiévaux fussent distingués et même, de préférence, séparés de ceux des critiques modernes.

<sup>19</sup> Tino FOFFANO, *Umanisti italiani in Normandia nel secolo XV*, dans: *Rinascimento* XVe année (décembre 1964), p. 3-34.

<sup>20</sup> Nicholas MANN, *La fortune de Pétrarque en France: recherches sur le »De remediis«*, dans: *Studi francesi* 1969 (37), p. 1-15; Id., *Pierre Flamenc, admirateur de Pétrarque*, dans: *Romania* XCI (1970), p. 306-340 et 491-520; Id., *Humanisme et patriotisme en France au XVe siècle*, dans: *Cahiers de l'Association internationale des Etudes françaises* XXIII (1971), p. 51-66.

<sup>21</sup> Giuseppe DI STEFANO, *La découverte de Plutarque en Occident: aspects de la vie intellectuelle en Avignon au XIVe siècle*, Torino (Accad. delle Scienze) 1968, in-8°, VIII-190 p.

<sup>21bis</sup> Carla BOZZOLO, *Manuscrits des traductions françaises d'œuvres de Boccace*, Padova 1973, in-8°, 202 p.

<sup>22</sup> A. SACCARO, *op. cit.*, p. 48-70.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 69.

<sup>24</sup> G. VOIGT, *op. cit.*, p. 348 (cité par A. SACCARO, p. 49, n. 8): »Aber auch der (Nicolas de Clamanges) wurde mit den Jahren immer christlicher und theologischer.« C'est d'ailleurs vrai; mais il ne s'ensuit pas nécessairement qu'il se soit de ce fait écarté de l'humanisme. Il ne faut pas oublier que les pages si denses et si riches que Voigt a consacrées aux débuts de l'humanisme en France furent écrites il y a environ un siècle, à l'époque du Kulturkampf.

daine métamorphose<sup>25</sup> n'a probablement jamais eu lieu. Dans un article paru il y a quelques années,<sup>26</sup> dont M. Saccaro ne semble pas avoir eu connaissance, je crois avoir solidement démontré, en m'appuyant notamment sur l'examen approfondi de plusieurs de ses manuscrits, que, ni lentement ni brutalement, Clamanges ne s'est détourné de l'humanisme et que, dans les épîtres sur lesquelles Coville avait cru pouvoir étayer sa thèse, il n'a fait essentiellement que développer un lieu commun, le thème du *taedium scriptorum gentilium*: il s'agit d'un τόπος fort ancien, antérieur non seulement à l'humanisme mais, mutatis mutandis, au christianisme (*nugae abiciendae sunt*). A peu près à la même époque où Nicolas de Clamanges l'utilise à diverses reprises, nous le trouvons également sous la plume de Poggio Bracciolini, dans une lettre qu'il adresse en 1421 à son ami Niccolo Niccoli:<sup>27</sup> or qui oserait soutenir qu'à cette date, le futur auteur des *Facetiae* aurait vraiment abjuré les vanités profanes du *studium humanitatis* pour n'être plus désormais qu'un pieux lecteur des Saintes Ecritures? Ceci dit, je crois que ce serait malgré tout une interprétation par trop simpliste que de ne voir dans ce lieu commun qu'un banal exercice de rhétorique; la contradiction est réelle: comme tout phénomène historique, l'humanisme porte en lui son propre contraire.

Je me garderai d'autant plus d'insister sur ce dernier point qu'il est fort intéressant, et risquerait d'entraîner un long développement. Il paraît, en revanche, nécessaire de montrer la continuité de l'activité humaniste de Nicolas de Clamanges, ce qui nous conduira à passer en revue une série d'aspects de première importance, déjà abordés dans certaines de nos publications,<sup>27bis</sup> mais dont M. Saccaro n'est visiblement pas au courant.

Bien avant 1418 – date assignée par Coville à la prétendue abjuration de l'humanisme par Clamanges – dès 1400 environ, nous trouvons, dans une lettre adressée à son ami Jean de Montreuil, ce qui paraît bien être la première apparition sous sa plume du thème du *taedium scriptorum gentilium*: ayant quitté la Cour pontificale d'Avignon au moment de la première soustraction d'obé-

<sup>25</sup> Alfred COVILLE, Gontier et Pierre Col et l'Humanisme en France au temps de Charles VI, Paris 1934, in-8<sup>o</sup>, p. 232–33: «Ce n'est plus vraiment un humaniste, mais un homme d'Eglise gravement soucieux des malheurs du temps, et aussi des conséquences qu'ils peuvent avoir pour ses revenus ecclésiastiques».

<sup>26</sup> G. OUY, Le thème du «*taedium scriptorum gentilium*» chez les humanistes, particulièrement en France au début du XV<sup>e</sup> siècle, dans: Cahiers de l'Association internationale des Etudes françaises XXIII (1971), p. 9–26; v. aussi Id., Le Collège de Navarre, berceau de l'Humanisme français, dans: Actes du 95<sup>e</sup> Congrès nat. des Sociétés savantes, Philol. et Histoire, t. I, p. 275–299, où j'ai essayé de dégager les véritables raisons du retour de Clamanges à Paris sous l'occupation anglaise.

<sup>27</sup> Poggii epistulae, éd. Thomas DE TONELLIS, vol. I, Florentiae, 1832, in-8<sup>o</sup>, p. 63: *Libri sacri quos legi et quotidie lego refrixerunt studium pristinum humanitatis, cui deditus fui, ut nosti, a pueritia. Nam horum studiorum principia inania sunt, partim falsa, omnia ad vanitatem. Sacri vero eloquii principium est veritas, qua amissa nihil rectum tenere, nihil operari possumus.*

<sup>27bis</sup> V. notamment G. OUY, Paris, l'un des principaux foyers de l'Humanisme en Europe au début du XV<sup>e</sup> siècle, dans: Bulletin de la Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile-de-France, années 1967–68 (paru en 1970), p. 71–98.



dience, notre humaniste se retira aussitôt dans son nouveau bénéfice de Langres, d'où il repoussa abstinément les sollicitations toujours plus pressantes de ses amis – en particulier Jean de Montreuil – qui cherchaient à le persuader de revenir s'installer auprès d'eux à Paris.<sup>28</sup> Parmi les divers arguments qu'il mit en avant figure celui-ci, qui est bien caractéristique: uniquement soucieux, désormais, de son salut, le trésorier du chapitre de Langres redoute que son ami ne l'entraîne à des lectures auxquelles il ne s'est que trop adonné dans sa jeunesse, et qui ne conviennent plus à son âge mûr: *ad gentiliū scilicet auctorum lectionem (. . .); iam tempus est ut alteri lectioni utiliori ac salubriori incumbam.*<sup>29</sup> »Voici – dira-t-on – une déclaration sans équivoque: dès 1400, Nicolas de Clamanges s'écarte de l'humanisme«. Voire! Dans une autre lettre, datable de 1401, adressée au même Jean de Montreuil, on le voit exprimer une véritable angoisse à l'idée qu'un précieux manuscrit des ›Discours‹ de Cicéron que lui avait expédié son ami aurait pu se perdre en route!<sup>30</sup>

Dernier sursaut d'une passion qui s'éteint? Tout au contraire: c'est vers cette date, sans doute, que Clamanges entreprend sur certaines œuvres de l'antiquité latine, et tout particulièrement sur les ›Discours‹ de Cicéron, un travail philologique de longue haleine dont j'ai eu la bonne fortune de découvrir un riche ensemble de témoins. L'un d'eux n'est autre que le célèbre ms. B.N. lat. 14749, auquel le grand philologue britannique Albert Clark consacra au début de notre siècle un ouvrage entier.<sup>31</sup> La comparaison avec le ms. de Leyde Voss. Lat. Q. 128, autre recueil des ›Discours‹ de Cicéron, donné à la bibliothèque des théologiens du Collège de Navarre par Nicolas de Clamanges, permet d'acquiescer aussitôt la certitude que le Français anonyme du début du XVe siècle sur l'identité duquel Clark s'était vainement interrogé n'était autre que notre humaniste. Les innombrables variantes dont ses marges sont couvertes sont notées de toute évidence, de la main de Clamanges. Or beaucoup de ces variantes, ainsi que le texte de deux discours perdus, le ›Pro Roscio Amerino‹ et le ›Pro Murena‹, ne peuvent dériver, comme l'a démontré Clark, que d'un très ancien manuscrit de l'abbaye de Cluny que Poggio Bracciolini expédia, sans doute dans les premiers temps du concile de Constance, à Florence; là, le vénérable codex fut perdu ou détruit après que deux amis de Poggio, Guarino et Barbaro, en eurent établi la copie. Comment Clamanges put-il avoir entre ses mains le manuscrit de Cluny? Il est pour l'instant impossible de répondre à cette question. Toutefois, un colophon que l'on peut lire dans plusieurs copies italiennes du ›Pro Caecina‹ – autre discours de Cicéron retrouvé à cette époque – serait peut-être susceptible de nous fournir une piste:

<sup>28</sup> Sur ces circonstances, v. Ezio ORNATO, Jean Muret, op. cit., p. 75.

<sup>29</sup> Passage cité, ibid.

<sup>30</sup> Passage cité par E. ORNATO, ibid., p. 76 et n. 28, qui fait l'intéressante remarque que Clamanges, conscient sans doute de cette contradiction, a fait disparaître cette dernière lettre du recueil définitif de sa correspondance; mais elle nous a été conservée par plusieurs manuscrits.

<sup>31</sup> Albert CLARK, *The Vetus Cluniacensis of Poggio* (Anecdota Oxoniensia, Classical Series, Part X), Oxford 1905, in-8°.

*Hanc orationem, antea culpa temporum deperditam, Poggius Latinis viris restituit et in Italiam reduxit, cum eam diligentia sua in Gallia reclusam, in silvis Lingonum adinvenisset conscripsissetque ad Tullii memoriam et doctorum hominum utilitatem.*<sup>32</sup>

Lorsque, en 1398, Clamanges prit possession de son nouveau bénéfice de Langres, l'un de ses premiers soins fut d'explorer les bibliothèques de la région; elles le déçurent beaucoup, et il déplorait dans une de ses lettres la grande pénurie (*magna angustia*) de livres intéressants. Est-il concevable que, faisant en 1417 un bref séjour dans les »forêts lingonaises«, Poggio ait réussi à y découvrir un précieux manuscrit des »Discours« qui aurait échappé pendant près de vingt ans aux investigations du spécialiste local de Cicéron? Il paraît infiniment plus vraisemblable de supposer que les deux humanistes se connaissaient déjà – le silence du corpus épistolaire de Clamanges sur ces relations ne constitue pas un argument contre cette hypothèse, que l'affaire du codex Cluniacensis paraît bien, en revanche, étayer assez solidement. C'est précisément en 1417 que fut élu à Constance le pape Martin V, qui allait peu après appeler Clamanges auprès de lui comme secrétaire; lui-même secrétaire pontifical, Poggio pouvait fort bien mettre à profit une mission en France pour rendre visite à un collègue qui partageait sa passion pour les manuscrits de Cicéron, et il est assez tentant de penser que c'est sur les rayons du cabinet de travail du trésorier du chapitre de Langres qu'il dut faire sa belle découverte.

Il est vrai que nous ne trouvons aucune trace du »Pro Caecina« parmi les manuscrits de Clamanges; mais cela prouve surtout que je suis encore bien loin, sans doute, de les avoir tous identifiés, et il est, hélas, probable qu'une partie d'entre eux ont à tout jamais disparu.

C'est à mon coéquipier et ami Ezio Ornato, plus familiarisé que moi avec la philologie classique, qu'il incombera de débrouiller les problèmes fort com-

<sup>32</sup> Cité par Remigio SABBADINI, *Le scoperte dei codici latini e greci*, t. I, Firenze 1905, in-8<sup>o</sup>, p. 81, n. 44. A noter que cet auteur avait émis une intelligente hypothèse au sujet du ms. de Clark: »Chi volesse avviare diligenti indagini riuscirebbe forse a scoprire nel sunnominato Parigi 14749 la mano del Montreuil o di alcuno dei suoi amici« (ibid., t. II *Nuove ricerche*, Firenze 1914, in-8<sup>o</sup>, p. 74): il ne s'était guère trompé, puisque ce précieux manuscrit, s'il n'est pas de la main de Jean de Montreuil, est écrit par son meilleur ami, Nicolas de Clamanges. A peine faite, cette identification est curieusement entrée dans le domaine public par l'intermédiaire d'un ouvrage de MM. Leighton D. REYNOLDS et Nigel G. WILSON, *Scribes and Scholars*, Oxford 1968. Je cite d'après la traduction italienne, *Copisti e Filologi; la tradizione dei classici dall'Antichità al Rinascimento*, traduz. di Mirella FERRARI, con una premessa di Giuseppe BILLANOVICH, Padova 1969, in-8<sup>o</sup>, p. 120: »Il testo del perduto Cluniacense è rispecchiato con molta esattezza in un apografo (Par. lat. 14749) che ne fu in parte tratto prima che Poggio lo riportasse con sé in Italia: questo manoscritto ha ora ceduto il suo segreto, rivelando la mano dell'umanista francese Nicola di Clémanges.« Comme, à l'époque où cet ouvrage fut écrit, je n'avais encore rien publié à ce sujet, je présume que les auteurs tenaient cette information de mon éminent collègue et ami le Dr. Richard W. Hunt, à qui je m'étais empressé de la communiquer. Je ne lui avais d'ailleurs nullement demandé de la tenir secrète, et je suis heureux qu'un ouvrage qui sera certainement consulté par de très nombreux étudiants fasse connaître dès maintenant le rôle joué par Nicolas de Clamanges dans l'histoire de la philologie.

plexes que soulève l'histoire de la tradition manuscrite des ›Discours‹; il y a déjà plus de dix ans qu'il y travaille. Ce qui importait ici, c'était uniquement de montrer que l'activité philologique de Nicolas de Clamanges, déjà attestée dès 1401, non seulement ne s'était pas ralentie avec les années, mais connaissait, à l'époque du concile de Constance, son apogée. Nous en verrons bientôt d'autres témoignages. Il travailla assidûment sur les ›Discours‹, sur les ›Ver-rines‹ (dont le seul manuscrit qui nous livre le texte complet et correct, le Paris B.N. lat. 7823, a été copié de sa main d'après un exemplaire du XII<sup>e</sup> siècle, Paris B.N. lat. 7775, aujourd'hui sévèrement mutilé), ainsi que sur d'autres œuvres de Cicéron. Il ne négligea pas pour autant d'autres auteurs de l'antiquité latine, notamment Virgile et Macrobe.

C'est précisément son manuscrit de Macrobe qui va nous révéler un autre aspect de l'activité humaniste de Clamanges, et qui va du même coup accroître les présomptions en faveur de relations intellectuelles assez suivies entre lui et Poggio Bracciolini.

Parmi les manuscrits partiellement ou totalement transcrits par Clamanges que j'ai pu identifier figure en effet un recueil (Paris B.N. lat. 14752) contenant une copie, malheureusement mutilée, des ›Saturnales‹ (elle occupe les ff. 79–171v).

Dans d'autres volumes de la série, les mots ou phrases en grec cités par Cicéron étaient remplacés, comme dans les manuscrits de Pétrarque, par des suites de signes inintelligibles. Ici, en revanche, les nombreux passages en grec ont été laissés en blanc. Une bonne partie d'entre eux ont été ensuite ajoutés dans les espaces réservés, d'une encre nettement plus foncée. Écrit sans aucune ligature, en une sorte d'onciale un peu maladroite, mais non dépourvue d'élégance, le grec est parfaitement lisible, même s'il est déparé par quelques fautes d'orthographe (confusion fréquente de  $\Omega$  et de O, remplacement occasionnel de I par H ou Y).

Ma première réaction avait été de penser que ces ajouts en grec devaient être postérieurs à Clamanges. Mais les citations grecques sont souvent doublées par des traductions latines interlinéaires, écrites elles aussi d'une encre plus foncée que celle du texte. Or ces traductions sont indiscutablement de la main de Clamanges, et en comparant les formes de certaines lettres grecques avec celles de lettres identiques ou analogues de l'alphabet latin (N, C, A et  $\Delta$ , ce dernier tout particulièrement caractéristique), on est bien obligé de reconnaître que c'est la même main – celle de Clamanges lui-même – qui a transcrit les passages en grec. Cela ne nous autorise certes pas à conclure que Clamanges s'a v a i t le grec; mais il en avait acquis quelques notions, ce qui constituait une véritable performance pour un Français en ce premier quart du XVe siècle. N'oublions pas que, de son propre aveu, Poggio lui-même, bien qu'il eût suivi à Florence les cours de Manuel Chrysoloras, connaissait encore fort mal cette langue jusqu'au moment où il s'adonna activement à son étude, après 1421. L'écriture de ces citations, bien qu'elle présente certaines caractéristiques personnelles, rappelle beaucoup celle que l'on voit dans certains manuscrits de Poggio (par exemple Berlin Hamilton 166, signé par lui en 1408, mais où le grec

paraît avoir été ajouté postérieurement); la fréquente substitution du ç au Z, trait typiquement italien, confirme notre première idée que Clamanges avait dû être initié par un Italien aux rudiments de la langue d'Homère.

Nous aborderons enfin un dernier aspect de l'humanisme de Clamanges qui renforcera encore la probabilité de contacts avec Poggio: je veux parler de sa pratique de l'écriture humanistique. Je ne le ferai ici que très brièvement, comptant consacrer bientôt à cette question une publication abondamment illustrée.

J'ai montré dans un récent article<sup>33</sup> qu'en 1415, Jean de Montreuil utilisait une écriture fort proche de l'humanistique dans les manchettes de son traité latin contre les prétentions du roi d'Angleterre à la couronne de France (Vatic. Regin. lat. 733 A, ff. 5-20v) et que, peu après – en tout cas avant juin 1418, puisqu'il mourut assassiné à cette date – il calligraphiait, en véritable humanistique cette fois, un court texte intitulé ›Predispositio in opere Valerii‹ (même ms., ff. 123-124v), bref aperçu des institutions romaines comportant les définitions des termes servant à désigner assemblées, magistrats ou officiers: *senatus*, *consules*, *lictors*, etc. (il se peut d'ailleurs que cette intelligente compilation soit son œuvre). J'aurai à revenir prochainement sur la question, car je viens d'identifier un nouveau manuscrit, antérieur d'une trentaine d'années sans doute à celui du traité contre les Anglais, puisqu'il paraît bien remonter à l'époque des premiers contacts entre Jean de Montreuil et Coluccio Salutati,<sup>34</sup> où notre jeune aspirant-humaniste écrit déjà les manchettes marginales, non pas certes en humanistique – écriture qui, comme l'a montré B. L. Ullman,<sup>35</sup> ne devait être »inventée« qu'une bonne quinzaine d'années plus tard, vers 1400, par Poggio Bracciolini – mais dans une belle pré-humanistique arrondie imitée, de toute évidence, de celle du chancelier de Florence, elle-même calquée sur celle de son maître Pétrarque. A la réflexion, il n'est d'ailleurs guère surprenant que Montreuil, ayant choisi Coluccio pour modèle de beau style latin, ait également adopté sa calligraphie.

Etant donné la vieille amitié qui liait Clamanges et Montreuil il serait tentant de supposer qu'ils auraient pu s'exercer ensemble à la pratique de l'humanistique, ou du moins qu'ils l'auraient fait sous une même influence. En fait, rien n'est moins sûr, et il paraît bien que, cette fois encore, c'est vers Poggio qu'il faut se tourner pour chercher l'explication.

Il est intéressant de constater que Clamanges limite strictement l'usage de la *littera antiqua* à la transcription des textes antiques; jamais il ne l'utilise dans les copies autographes de ses œuvres ou lorsqu'il transcrit des textes contempo-

<sup>33</sup> G. OUY, Jean de Montreuil et l'introduction en France de l'écriture humanistique au début du XVe siècle, dans: *Litterae Textuales, Texts and Manuscripts. Essays presented to G. I. Lieftinck*, fasc. IV, Amsterdam 1976, in-4<sup>o</sup>, p. 53-61, 4 pl.

<sup>34</sup> V. G. BILLANOVICH et G. OUY, La première correspondance..., op. cit. V. aussi G. OUY, Le recueil épistolaire autographe de Pierre d'Ailly et les notes d'Italie de Jean de Montreuil (coll. *Umbrae Codicum Occidentalium*, vol. IX), Amsterdam 1966, in-fol., XLII-190 p.

<sup>35</sup> V. Berthold L. ULLMAN, *The Origin and Development of Humanistic Script*, Roma 1960, in-8<sup>o</sup>, 166 p., 70 pl. (partic. chap. II: The Inventor: Poggio Bracciolini).

rains ou relativement récents. A la différence des Italiens, il réserve donc l'emploi de l'humanistique au travail philologique. C'est seulement dans les textes calligraphiés en humanistique qu'on le voit réintroduire le *ae*, disparu depuis plus de quatre siècles, ou le *e* »cédillé« qui avait pris sa place dans les manuscrits des XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles. Il en viendra même à utiliser – comme le faisaient certains humanistes italiens – un accent diacritique servant à distinguer des homonymes (par exemple l'adjectif *una* et l'adverbe *uná*); mais l'emploi de cet accent n'est guère systématique, et paraît souvent répondre davantage au désir de faire »savant« qu'à des nécessités grammaticales.

Je manque encore d'éléments pour dater absolument et même relativement de façon vraiment précise les divers spécimens retrouvés de l'humanistique de Clamanges, et le schéma que je propose de son évolution, s'il me paraît vraisemblable, demeure hypothétique. C'est sans doute en 1415 – époque à laquelle il travaille sur le *vetus Cluniacensis* – qu'il élabore un style hybride, intermédiaire entre la gothique livresque française et l'humanistique récemment »inventée« par Poggio. Puis intervient une phase pendant laquelle il s'essaye à copier assez servilement l'humanistique des Florentins. Mais cet exercice doit être ressenti comme une véritable humiliation par cet homme qui se pique de n'avoir aucune dette envers l'Italie. Il imagine alors une humanistique purement française, imitée de la belle minuscule livresque haute et ferme des manuscrits du temps de Louis VII. C'est l'apogée de la calligraphie de Nicolas de Clamanges, représentée par une vingtaine de feuillets du ms. Paris B.N. lat. 15138.

Coville, qui ne laisse jamais passer une occasion de dénigrer les personnages qu'il étudie, met sur le compte du manque de caractère et du désir de conserver son bénéfice de Bayeux la décision prise par Clamanges de venir s'installer à Paris occupée par les Anglais, où il reprit au Collège de Navarre un enseignement interrompu depuis plus de vingt-cinq ans. Il y a au contraire de nombreuses raisons de penser que ce fut de sa part un acte de courage et un pénible sacrifice.<sup>36</sup> En ce qui concerne, notamment, son bénéfice de Bayeux, il aurait pu non seulement le conserver, mais s'en faire attribuer d'autres, en attendant quelque prélature, s'il eût suivi à Rome le nouveau pape Martin V qui venait de le prendre pour secrétaire. Il est exact qu'il reprit après 1420 ses études de théologie depuis longtemps abandonnées, et qu'il donna des *lectiones in Sacram Scripturam*. Mais il serait bien imprudent d'en inférer qu'il n'avait plus désormais que mépris pour les études auxquelles il s'était adonné depuis son adolescence. J'ai déjà signalé le fait qu'il fit don d'un de ses manuscrits des Discours de Cicéron (celui qui est aujourd'hui à Leyde) à la librairie des Théologiens de Navarre, et non pas à celle des Artiens: cela suffirait à montrer qu'il ne voyait, en fait, guère d'incompatibilité entre la théologie et la lecture des auteurs de l'antiquité païenne. En ce qui concerne ses *lectiones in Sacram Scripturam*, dont seule est parvenue jusqu'à nous l'*Expositio in Isaiam* (dont notre ami François Bériet prépare l'édition), on voit qu'elles permirent à Clamanges de faire passer »en contrebande« certaines idées qu'il lui eût été impossible d'exprimer

<sup>36</sup> V. G. OUY, Le collège de Navarre . . . (cit.), p. 292–98.

de façon plus directe, tout particulièrement son irréductible hostilité à l'occupant anglais, à qui Coville l'accusait d'avoir fait allégeance.

J'ai pu démontrer, d'autre part, que Clamanges ne cessa nullement, comme l'affirmait Coville, de travailler à son corpus épistolaire après 1418, date de sa prétendue abjuration de l'humanisme: le manuscrit entièrement autographe que j'ai identifié à Reims est forcément postérieur (et sans doute de plusieurs années) à 1421, date du document le plus récent que j'ai pu lire aux ultraviolets sur un feuillet de ce volume en bonne partie palimpseste;<sup>37</sup> quant au manuscrit original et partiellement autographe de la bibliothèque universitaire de Montpellier, déjà connu de Coville, il ne saurait être que nettement postérieur à celui de Reims, dont il ne dérive qu'indirectement: on pourrait le dater, selon toute vraisemblance, des environs de 1430.

Il était nécessaire de parler longuement de Nicolas de Clamanges – auquel M. Saccaro a d'ailleurs consacré une bonne proportion de son ouvrage – parce que c'est un cas exemplaire. Mais ce n'est pas un cas unique: outre Jean de Montreuil, on trouve en France à la même époque tout un groupe de lettrés qui recherchaient avidement les manuscrits de Cicéron: Jean Courtecuisse (dont il n'est guère question dans le livre), Jean Lebègue (qui n'est nulle part mentionné),<sup>38</sup> et bien d'autres encore, dont certains restent à identifier.

Les quelques faits qui viennent d'être cités montrent que, pour la fin du XIV<sup>e</sup> et le début du XV<sup>e</sup> siècle, le retard des humanistes français par rapport aux Italiens fut beaucoup moins important qu'on ne l'avait longtemps cru, et que l'infériorité des Français était plutôt quantitative que qualitative; on ne pourra toutefois l'évaluer avec précision que quand des études comparatives portant sur le contenu des bibliothèques publiques et privées de l'époque, la production littéraire, les emprunts aux classiques, le style et le vocabulaire, etc. auront été menées selon les règles de la méthode statistique: notre Equipe a inscrit à son programme ce type de recherche.

Il est indéniable, en revanche, que, dans les générations suivantes, on ne trouve pas en France des humanistes comparables, même de loin, à Valla, Ficcin ou Politien. Pendant ce Quattrocento au cours duquel l'Humanisme italien connut un prodigieux épanouissement, l'Humanisme français ne dépassa guère le niveau qu'il avait atteint vers 1415. Mais il ne mourut pas: la preuve en est dans la frappante similitude (d'ailleurs signalée par M. Saccaro lui-même dans le dernier chapitre de son livre) que l'on note entre les œuvres des alentours de 1400 et celles de la fin du siècle: on retrouve sans cesse chez Guillaume Fichet, Robert Gaguin et même, un peu plus tard, chez Guillaume Budé, non seulement les idées, mais les expressions mêmes que l'on avait rencontrées chez Gerson et Nicolas de Clamanges (dont les textes ne cessèrent d'ailleurs d'être diffusés) ou chez Jean de Montreuil. Est-il concevable qu'un »premier humanisme français« soit mort un triste soir de 1418 et qu'un second ait soudain surgi un demi-siècle

<sup>37</sup> V. Id., *Le thème . . .* (cit.), p. 10–11.

<sup>38</sup> V. Id., *Le songe et les ambitions d'un jeune humaniste parisien vers 1395* (une épître inconnue de Jean Lebègue . . .), dans: *Miscellanea di Studi e Ricerche sul Quattrocento francese*, Torino 1967, in-8°, p. 357–407, 4 pl. h.–t.

plus tard, miraculeusement semblable au premier? La seule lecture des textes oblige à postuler la continuité.

Certes, M. Robert Klein,<sup>39</sup> dont M. Saccaro reprend la thèse à son compte,<sup>40</sup> avait eu beau jeu de souligner la faiblesse de l'argument de Franco Simone<sup>41</sup> selon lequel, trois ans seulement s'étant écoulés entre la mort de Gérard Machet, dernier survivant du premier groupe humaniste, et l'arrivée à Paris de Guillaume Fichet, ce bref »interrègne culturel« ne constituait pas une véritable rupture. Nous n'en sommes pas moins convaincus que Franco Simone avait raison de poser en principe la continuité du mouvement. Mais il faut bien admettre que la démonstration historique de cette continuité n'a pas encore été apportée: on tient les deux extrémités de la chaîne, mais il reste à dégager la partie médiane; bien des recherches patientes seront encore nécessaires pour la mettre au jour. Il faudra en particulier tenter de suivre de génération en génération les familles de lettrés de la fin du XIVe au début du XVIe siècle – j'ai essayé de la faire pour les Budé<sup>42</sup> – et de connaître le contenu de leurs bibliothèques. Il faudra, parallèlement, s'intéresser aux »généalogies intellectuelles«: qui furent, notamment, les étudiants de Nicolas de Clamanges durant son second enseignement au Collège de Navarre? A qui enseignèrent-ils ensuite? Il sera également nécessaire de faire des enquêtes sur de nombreux foyers de culture: à Paris, la Sorbonne (que M. Saccaro, prenant la partie pour le tout, confond systématiquement avec l'Université de Paris), Saint-Victor, où travaillèrent des lettrés comme Guillaume Tuysselet ou Jean Berthe dont on ne sait à peu près rien, etc.; en province, la jeune Université de Caen, à la fondation de laquelle le prélat lettré Zano Castiglione prit une part active; les Cours du Roi René – sur laquelle il reste encore bien des recherches à faire – et des ducs de Bourgogne, l'entourage de Charles d'Orléans à Blois, avec des hommes comme Antonio Astesano,<sup>43</sup> etc. C'est seulement – hypothèse fort improbable – si ces enquêtes devaient aboutir à des résultats négatifs qu'il serait permis de parler d'une interruption du mouvement humaniste dans la France du XVe siècle.

L'hypothèse est improbable parce que cette vieille notion de »Renaissance avortée«, combattue par Franco Simone, est, à notre avis, anti-historique. Sous l'effet d'un ensemble de facteurs sociaux et politiques que nous avons commencé à identifier,<sup>44</sup> mais dont il faudra approfondir beaucoup l'analyse, une véritable *m u t a t i o n* s'est produite en France vers 1380. Cette mutation a été irréversible. Mais elle n'a intéressé, à l'origine, qu'une couche sociale très peu

<sup>39</sup> R. KLEIN, c.r. de F. SIMONE, *Il Rinascimento francese*, dans: *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance* 23 (1961), p. 646 sqq.

<sup>40</sup> A. SACCARO, *op. cit.*, notamment p. 111 et n. 7.

<sup>41</sup> V. FRANCO SIMONE, *Il Rinascimento*, *op. cit.*, p. 110 sqq.

<sup>42</sup> V. G. OUY, *L'Humanisme et les mutations politiques et sociales en France aux XIVe et XVe siècles*, dans: *L'Humanisme français au début de la Renaissance* (Actes du XIVe Colloque international de Tours), Paris 1973, in-8°, p. 33-35.

<sup>43</sup> L'édition des poésies latines de ce lettré, qui traduisit aussi en latin les poèmes de son maître Charles d'Orléans, a été récemment entreprise dans le cadre de notre Équipe par un jeune philologue de Turin, M. Fabrizio SANTELLI.

<sup>44</sup> V. notamment G. Ouy, *L'Humanisme et les mutations* . . . (cit.).

nombreuse, et le développement du phénomène a été considérablement ralenti pendant plus d'un demi-siècle par des conditions générales défavorables; il n'a repris que dans le dernier tiers du XV<sup>e</sup> siècle, pour aboutir au grand épanouissement du siècle suivant.

Quand mes coéquipiers et moi-même faisons le bilan de nos recherches, la masse énorme de tout ce qui reste à découvrir nous prémunit contre la satisfaction que risquerait de nous inspirer le fait d'avoir mis en lumière un certain nombre de textes et d'éléments nouveaux. La tâche primordiale est et demeurera longtemps encore de fouiller les dépôts de manuscrits et d'archives, de retrouver et d'éditer des œuvres, d'arracher à l'oubli des personnages qui eurent en leur temps un rôle intellectuel parfois fort important.

Bien entendu, cela ne doit pas interdire, parallèlement, de faire le point des connaissances déjà acquises et, à défaut d'une véritable synthèse, encore bien prématurée, de tenter de dégager, tout au moins, certaines perspectives d'ensemble. Il n'est nullement indispensable que celui qui entreprend ce travail soit lui-même un chercheur, encore que cela soit sans doute préférable: il suffit qu'il connaisse à fond la bibliographie du sujet, à commencer par la plus récente, et soit parfaitement informé des travaux en cours et des orientations actuelles de la recherche. Si ces conditions sont satisfaites, un tel ouvrage peut fournir une base solide pour entreprendre de nouvelles enquêtes. Si elles ne le sont pas, il n'offre guère d'utilité.